

Introduction à la philosophie générale et systématique

« La Crise de l'humanité européenne »

Introduction

Lors de la dernière séance, nous avons développé plus en détail le paradoxe ou malaise de l'individualisme dans notre société industrielle avancée. Nous avons relevé plus précisément le problème des *finalités contradictoires* ou opposées et son impact sur ce que nous nommons « la crise de l'humanité européenne ». Aujourd'hui nous allons développer certains points déjà évoqués en nous appuyant sur un essai du philosophe et psychanalyste slovène, Slavoj Žižek, essai intitulé *Bienvenue dans le désert du réel*.

« Bienvenue dans le désert du réel »

Ce texte de Slavoj Žižek paru en français en 2005, est bâti comme une réflexion autour des événements du 11 septembre. « Bienvenue dans le désert du réel » fait référence à l'expression « Welcome to the real world ». C'est ainsi que Morpheus, dans le film *Matrix* introduisait à la « vraie réalité » d'un monde dévasté, ceux qui sortaient de la machine nourrissant le cerveau des êtres humains, si enclins à maquiller l'enfer des couleurs du paradis. « Bienvenue dans le ground zero planétaire ». En faisant référence à *Matrix* et à la machine qui créerait et maintiendrait le simulacre d'un monde (monde qui sous ses apparences plutôt agréables s'avère tout à fait contraignant dans son délire sécuritaire), Žižek se propose d'analyser les investissements pulsionnels et idéologiques qui ont façonné notre nouvel ordre planétaire depuis l'effondrement des tours du World Trade Center, le 11 septembre 2001.

Pour quelles raisons Žižek fait-il allusion au monde virtuel de *Matrix* ? En quelque sorte pour montrer que l'envers de ce *monde virtuel* est notre *monde réel* régi par les antagonismes du capitalisme mondial. Le monde réel est un monde désolé, un monde en ruine dont nous ne pourrions supporter le spectacle s'il nous était révélé d'un seul coup. Mais la lucidité n'a pas pour seule condition le face-à-face avec l'innommable. Elle exige aussi que l'on prenne conscience de nos aspirations les plus authentiques, comme celles qui nous motivent à chercher la liberté et à refuser l'asservissement, tout comme celle qui nous pousse à retourner la violence contre elle-même et à ne pas faire comme si nous étions heureux lorsque nous la subissons, en prétextant que cela pourrait être pire. Au cœur de toute lucidité, il existe comme une porte tournante, qui nous fait voir alternativement le monde réel tel qu'il devrait être si nous étions cohérents et loyaux envers nous-mêmes, et le monde réel tel que nous avons accepté qu'il soit. Le premier serait donc le monde du réellement possible, auquel nous aspirons et le deuxième le monde aliéné qui s'impose à nous et où le bonheur n'est finalement qu'artifice. A quoi cette image des deux mondes renvoie-t-elle ? Žižek fait de cette description l'emblème ou le symbole de ce que nous vivons aujourd'hui, dans notre société industrielle avancée. Depuis l'œuvre du sociologue et philosophe français Jean Baudrillard, et plus particulièrement ses écrits sur la société de consommation (*Système des objets*, *La société de consommation*) et le problème de la réalité et de la fiction (Simulacre et Simulation, *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu*), l'on convient d'utiliser, pour désigner le monde tel que nous l'accommodons à notre regard pour en atténuer la laideur, son concept d'*hyperréalité*. L'*hyperréalité* désigne l'ensemble des images ou représentations que l'homme utilise pour se représenter une réalité plus vraie que nature. Par exemple, la publicité présente souvent des photographies précises, retouchées par ordinateur, représentant des modèles corporels ou physiques exemplaires, mais bien réels. A

l'approche des fêtes de fin d'année, nombre de consommateurs préfèrent se procurer un sapin de Noël en plastique, qui dure plus longtemps et qui, d'une certaine manière, ressemble plus à un vrai sapin de Noël, que le sapin coupé dans les bois. Ou encore, les émissions de télé réalité, bien qu'elles aient recours au montage et empruntent beaucoup à d'autres genres télévisuels (le jeu, le documentaire, la variété, la fiction), donnent l'illusion de réalité et d'être tournée dans une « temporalité réelle ». De telles émissions présentent une réalité qui n'en n'est pas une mais où tout fonctionne comme dans le réel, en « temps réel ».

Dans le domaine de l'art également, la tendance est à l'hyperréalité. Les formes artistiques nouvelles, telles les happenings, l'art performatif et l'art participatif font partie d'une tentative généralisée de convaincre le spectateur que l'œuvre est bien ancrée dans le réel. C'est comme si certains artistes étaient obsédés par la peur d'être accusés d'illusionnistes. Ce qui, soit dit en passant, est reproché par certains aux œuvres d'art du passé, dont certaines, en effet, comme celles de Claude Lorraine (dit le Lorrain) ou celles de Renoir, parmi des centaines d'autres, donnent à contempler un monde que l'on habiterait plus volontiers que le nôtre. Le leitmotiv des artistes contemporains les plus en vogue dans les milieux d'avant-garde, pourrait s'énoncer ainsi « il faut être réel ».

Le phénomène est aussi repérable dans la sphère de la politique. En 2007, Régis Debray a publié un ouvrage intitulé *L'obscénité démocratique*. Dans son essai il relève et critique le fait de mettre en avant de la scène politique des faits divers qui relèvent de l'intimité des personnages publics, et qui devraient donc, en toute logique, rester hors scène. En effet, nous pouvons relever que les hommes politiques (suivis massivement par les médias) relèguent leurs programmes politiques au second plan pour mettre en avant leur vie privée. Pourquoi cette mise en avant de la vie privée plaît-elle au public ? Pourquoi cette recette obtient-elle un tel succès ? C'est que le public pense que ce qui est de l'ordre de l'intime ne peut pas mentir, parce qu'il est le miroir de leurs propres phantasmes. « La vie affective ne ment pas, contrairement aux programmes politiques. » Voilà ce que se disent d'aucuns. C'est aussi dans le domaine privé, c'est-à-dire dans les coulisses du théâtre officiel, que l'on peut, croit-on, le mieux juger quelqu'un.

Le concept d'hyperréalité s'applique donc tout aussi bien à la *vie quotidienne* en général qu'à la *sphère artistique* ou *politique*. Bref, un tel concept implique tous les aspects de l'existence. Et les choses paraissent d'autant plus vraies qu'elles ne sont pas belles. Une réalité montrée dans toute sa froideur, sa laideur et sa crudité ne peut pas être fautive, croyons-nous. Reste à savoir si c'est vraiment le cas. Cette hyperréalité n'a finalement de poids que parce qu'elle est accessible à tout moment, pour nous distraire de nos existences banales et quotidiennes en tournant notre curiosité vers celles de ceux qui décident de nous. Pour *nous distraire de notre propre réalité*, l'on y substitue dès lors un simulacre, c'est-à-dire un double agréablement modifié. De plus, grâce à la surabondance d'images et d'informations déversées par les médias, on a le sentiment que l'on vit dans un monde foisonnant, où il se passe vraiment quelque chose, alors que dans celui que nous habitons en chair et en os il ne se passe rien malgré le fait que l'on s'y agite beaucoup. Les guerres et les catastrophes en tout genre sont présentées à la suite du mariage des vedettes, de la visite des papes, ou des revues des grands couturiers. Bien évidemment, si ces énumérations paratactiques ne nous heurtent guère, c'est parce que les images des conflits armés et les commentaires qui les accompagnent ne nous montrent jamais que des demi-vérités. Pour prendre un exemple fameux, le prétendu film d'amateur qui relate les événements du 11 septembre, est conçu pour nous faire assister de loin, comme si nous étions réellement assis dans les fauteuils confortables d'un cinéma, à un film catastrophe du genre de celui de *La tour infernale*. Les images sont esthétisées, lissées et contrôlées de telle sorte que l'on soit protégé de l'événement comme par une vitre de l'un de ces aquariums où l'on nous présente des tarentules ou d'autres animaux dangereux. Tout est alors réduit à un spectacle projeté dans un "en-face" interdisant toute proximité troublante. Nous sommes les spectateurs des images en boucle du 11 septembre. Ces images dépourvues de toute aspérité n'empêchent point la *simulation du réel*, et s'accompagnent le plus souvent d'un simulacre d'effroi, d'un simulacre de compassion, d'un simulacre de terreur, etc...). L'effet provoqué est à la fois excitant et inquiétant, mais il ne nous affecte en rien, alors que s'il faisait l'objet d'un récit fictif, il nous atteindrait bien plus en profondeur. Dès lors, les réactions du public soutiendront aisément l'indignation simulée du bouffon criant vengeance, ses larmes de crocodile à l'intention des victimes, ses menaces proférées le torse bombé. Ce n'est que si l'on concentre son attention sur des détails étranges, comme ce sourire

contenu avec peine au niveau du menton, ce flegme de démarcheur faisant l'article et le pétilllement de jouissance qui s'échappe de ses petits yeux de babouin, qu'un étrange sentiment d'imposture nous envahit, et que la crédibilité de l'image s'efface au profit d'un doute effrayant. C'est une mise en scène, oui, mais dans quel but? Nous ne le saurons jamais avec certitude parce qu'aucun personnage officiel, aussi honnête soit-il, ne pourra jamais révéler la vérité de ces sordides événements sans s'exposer à de violentes dénégations et à ses représailles. La puissance d'un simulacre tient à l'audace de ses prétentions: pour nombre d'américains, W est la réincarnation même du Christ, ainsi que le montre le reportage intitulé *Jesus Camp* sur l'enseignement prodigué aux enfants par les églises évangélistes. Que ses relations d'amitié avec la famille Ben Laden puisse inclure la complicité du fils maudit (quoique choyé depuis longtemps dans son palais d'origine) ne peut être qu'odieux blasphème.

Mais l'on pourrait multiplier les exemples de ces miroirs aux alouettes. Qu'il s'agisse d'images de ces pays vivant sous le joug de régimes sanglants, des favelas mexicains, ou de la famine chronique de pays africains que le tourisme traverse sans rien percevoir, les authentiques événements se passent hors scène, loin de nos yeux.

Voilà ce dont il est question dans l'ouvrage de Žižek. Le désert c'est d'abord l'absence d'événements véritables, c'est-à-dire la répétition et la stagnation que le semblant de nouveauté s'efforce de masquer pour nous détourner des véritables enjeux politiques ou moraux contemporains. Ce que Žižek tente de saisir c'est ce dispositif ou ce montage hyperréel médiatisé conçu pour que nous nous absentions de plus en plus du monde vécu par les êtres humains en chair et en os pour nous confiner dans des représentations spectrales et exsangues de la réalité.

Compte-rendu de la séance du 13 octobre 2009